

Les Rendez-vous de la recherche émergente du CRILCQ



10 et 11 avril 2014, Montréal

Informations sur l'événement :

<http://www.crilcq.org/actualites/item/les-rendez-vous-de-la-recherche-emergente-du-crilcq-2014-montreal-10-11-avril/>

L'ensemble des textes diffusés
peut être consulté à l'adresse :

<http://www.crilcq.org/publications/rendez-vous-de-la-recherche-2014/>

Ce texte est celui d'une communication présentée lors des Rendez-vous de la recherche émergente du CRILCQ, tenus au Pavillon Lionel-Groulx de l'Université de Montréal les 10 et 11 avril 2014.

Pour citer ce document :

Marc-André Lajeunesse, « Stratégies du pamphlet : le cas de *Nègres blancs d'Amérique* », texte de la communication présentée dans le cadre des Rendez-vous de la recherche émergente du CRILCQ, Pavillon Lionel-Groulx, Université de Montréal, 10 et 11 avril 2014, http://www.crilcq.org/fileadmin/CRILCQ/Colloques/Rendez-vous_recherche_emergente_2014/Lajeunesse_Marc-Andre.pdf

Stratégies du pamphlet : le cas de *Nègres blancs d'Amérique*

Marc-André Lajeunesse

Université de Montréal

Figure de proue de la littérature pamphlétaire québécoise issue de la nouvelle élite intellectuelle des années 1960, Pierre Vallières, écrivain, journaliste et chef idéologique du Front de libération du Québec (FLQ), s'établit rapidement au sein du mouvement révolutionnaire par son nationalisme tourné vers l'émancipation et l'indépendance politique. Son œuvre autobiographique, *Nègres blancs d'Amérique*, témoigne d'une véritable littérature de combat alors qu'elle dresse un tableau subjectif des thèmes majeurs de l'époque saisis à travers le prisme de l'effervescence révolutionnaire. Rédigé en prison à l'automne 1966, l'essai est publié deux ans plus tard, en 1968, aux Éditions Parti pris. Cette association trouve sa signification dans un désir commun de fortifier la pensée révolutionnaire et le mouvement indépendantiste. Toutefois, le caractère presque exclusivement politique de l'essai se démarque de la valeur proprement littéraire revendiquée par les partipristes, à qui l'on reconnaît certaines positions à l'égard de la littérature, de la langue et de la critique. Chez Vallières, la littérature est moins l'instrument pour réinventer

un pays à remodeler ou à renommer qu'une arme dont la dimension agonistique est nécessaire à la survie des Québécois.

Nous nous intéressons ici à la manière dont s'articule la pensée de Vallières et à la valeur littéraire de l'œuvre, voire à ses particularités stylistiques. Nous espérons révéler la valeur dénonciatrice du texte en montrant comment certaines stratégies discursives et rhétoriques ont été adaptées à la situation québécoise ou encore comment elles ont agi dans le contexte particulier de la Révolution tranquille, où le tiraillement entre le discours pamphlétaire et celui de la parole institutionnelle est à la tête de la dialectique révolutionnaire observée.

Nègres blancs d'Amérique renferme sa propre définition. Vallières déclare au début de son ouvrage :

Cet essai autobiographique est un témoignage et un appel conscients que j'ai faits librement, uniquement motivé par ce qui motive mon choix politique, mon choix de la révolution : la conviction que j'ai que les rapports humains demandent à être transformés radicalement et que l'impérialisme doit être définitivement renversé ([1968] 1994 : 50).

Les premières pages sont aussi un espace réservé à l'introduction polémique et à la mise en place d'un motif : « Ma conscience et mon activité (ce que j'appelle parfois ma responsabilité) sont reliées à mes frustrations et à mon besoin de m'en libérer complètement, une fois pour toutes » ([1968] 1994 : 51). La parole ou l'action de dire constitue la toute première étape de ce processus révolutionnaire pensé et éla-

boré pour contrer la morale des représentants de l'ordre établi. L'œuvre se découpe en trois grandes parties: la première assure le volet historique de l'ouvrage: de la colonie canadienne-française jusqu'à la Révolution tranquille, l'auteur contextualise les causes du conflit de classes et la violence grandissante visible de part et d'autre, et présente les raisons d'être des revendications populaires. La deuxième partie, autobiographique, traite de la vie et des expériences intimes de l'auteur, de l'enfance à l'âge adulte, à travers différentes périodes de l'histoire québécoise. Dans la dernière partie, le felquist définit un projet de société égalitaire et soumet un mode d'action révolutionnaire à envisager pour la réalisation de cet idéal. Nous nous penchons sur la première partie de l'œuvre pour examiner l'adaptation du discours de la décolonisation, première stratégie majeure à se manifester à l'intérieur de l'argumentation.

LA REPRISE DU DISCOURS DE LA DÉCOLONISATION

Le chapitre éponyme, «Les nègres blancs d'Amérique», s'amorce par un constat: le Canada français est une colonie. L'inadéquation entre les rapports de force (dominant-dominé) a fait du Canada français une colonie dépourvue de pouvoirs politiques, dont l'économie repose sur des industries et des richesses naturelles qui sont aux mains d'étrangers, et porteuse d'une culture destinée à disparaître à mesure que s'affirme la figure de l'autre. Cet autre (les grands bourgeois, les *businessmen*, les impérialistes, le clergé, etc.), très tôt défini, est

représenté dans l'œuvre par la figure d'un même adversaire : le système capitaliste et ses grandes institutions, garanties morales du système d'exploitation de l'homme par l'homme. Pour sa part, Vallières se décrit au moyen d'une longue énumération comme un Québécois, un Canadien français, un colonisé, un prolétaire et un baptisé. À l'aide de ces qualificatifs, il atteste son identité pour légitimer sa parole, ce qui lui permet de se faire désigner par analogie comme la victime du colonialisme. Devant l'injustice, Vallières s'investit d'un mandat : convaincre et persuader la collectivité québécoise, une collectivité qui perçoit avec moins d'acuité le scandale et qui ne partage pas *a priori* son sentiment d'urgence. Il écrit au sujet des gens de sa propre classe : « L'habitude de l'humiliation et du travail forcé (du travail pour subsister) rend fataliste, passif, sceptique » ([1968] 1994 : 123). Ce mandat, fondé en partie sur le marxisme, le conduit naturellement à affronter la réalité et à montrer la société telle qu'elle apparaît :

Si la société se voit et surtout si elle se voit vue, il y a, par le fait même contestation des valeurs établies et du régime : l'écrivain lui présente son image, il la somme de l'assumer ou de se changer. Et, de toute façon, elle change ; elle perd l'équilibre que lui donnait l'ignorance, elle oscille entre la honte et le cynisme, elle pratique la mauvaise foi ; ainsi l'écrivain donne à la société une conscience malheureuse (Jean-Paul Sartre, cité dans Major, 1979 : 79).

L'expression « Nègres blancs d'Amérique » utilisée par Vallières pour la mise en œuvre de son autobiographie est l'illustration non seulement de la reprise du discours de la décolonisation au milieu des années 1960, mais aussi de la représentation que

l'auteur se fait de la population québécoise. Vallières offre ni plus ni moins une réflexion sur le Québec à partir de l'exemple noir, un pari risqué à première vue, que Mathieu Poulin ne manque pas de souligner :

Comment l'homme blanc peut-il s'identifier au Nègre alors que la base même de la Négritude – courant de pensée visant la désaliénation coloniale des peuples noirs par la réhabilitation de leur culture – se situe justement dans l'opposition dramatique des deux groupes raciaux? (2009 : 8)

Vallières n'est pas le seul à établir ce parallèle; bien au contraire, « au tournant des années soixante, [...] c'est le discours de la décolonisation qui fut alors le plus rassembleur » (Poulin, 2009 : 8). D'ailleurs, c'est à Paul Chamberland que revient le premier usage de l'expression dans *L'afficheur hurle* : « je suis cubain je suis nègre nègre-blanc québécois fleur-de-lys et conseil-des-arts je suis colère dans toutes les tavernes dans toutes les vomissures depuis 200 ans » (1985 : 136). S'il paraît effectivement exagéré, le rapprochement entre les deux groupes n'est pas pour autant inexact : le Canadien français décrit par Vallières « évoluée » à l'intérieur d'une colonie, il est un « esclave », un « sous-homme », « un nègre blanc ». Nonobstant le recours à ce référent historique fort, un fait demeure : pour l'auteur de *Nègres blancs d'Amérique*, la transformation du discours de la décolonisation et son adaptation à la réalité québécoise sont avantageuses sur deux plans. D'abord, elles marquent l'imaginaire en évoquant la pauvreté, l'oppression et l'esclavage; ensuite, elles permettent une conscience nationale, celle que Vallières a besoin d'éveiller en chacun pour

l'accèsion à une révolution globale et, par la suite, à l'indépendance politique. Mais dans la mesure où Vallières cherche à fonder un pouvoir contre le pouvoir, à « avancer [...] sa parole comme exemplaire » (Vignoux, 1978 : 284) et à s'imposer dans l'énoncé et dans le discours au moyen de la contestation, il ne lui suffit pas d'être lu pour être entendu. Il doit adopter une position dominante dans l'espace social en exerçant son influence dans le champ littéraire.

L'AUTORITÉ ÉNONCIATIVE : UNE PAROLE FONDÉE EN POUVOIR

S'il est vrai que l'injustice et l'inégalité dont il est question dans *Nègres blancs d'Amérique* conduisent irrémédiablement à dénoncer la situation économique, politique et sociale du Québec des années 1960, l'essai est par le fait même un réquisitoire destiné à rétablir un équilibre sociétal perdu. Le livre prétend contenir les outils pour rétribuer les victimes du capitalisme. Cependant, cette rétribution proposée par Vallières doit se faire dans une perspective de droit, qui en appelle à la justice, et « quels que soient ses talents argumentatifs et rhétoriques, [le polémiqueur] doit d'abord être *autorisé* à polémiquer » (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 34). Dans toute situation dite polémique, l'énonciateur revendique la pleine puissance énonciative :

le plaignant cherche à rétablir en droit et en justice la situation dégradée. [...] La situation, dans le discours pamphlétaire, équivaut toujours à « rupture d'alliance » ;

le droit de Dieu est bafoué, l'abus est généralisé; il s'agit de redresser la situation (Bonenfant, 1978: 307).

Or, la société québécoise devient le lieu social d'une guerre disputée entre la raison et ce que Marc Angenot nomme l'imposture (1982: 39). Vallières, «qui demande de l'autorité, qui veut de la Loi» (Garand, 1989: 48), désire être entendu dans ce nouvel espace discursif (créé par la polémique que génère sa présence), et par sa voix, il tient à exercer un réel pouvoir sur l'ensemble des partis. Le but de la manœuvre est simple: il veut se donner raison. Et puisqu'il se présente tout naturellement comme le mandataire d'une mission, celle de la responsabilité sociale d'un Québec moderne et libre, son discours s'en trouve habité d'une force qui l'autorise à prendre la parole. Selon Joseph Bonenfant, «le discours polémique a développé à travers l'histoire une rhétorique qu'on peut appeler "oraculaire". C'est une autre puissance que la mienne qui parle à travers mon discours; une force s'est substituée à ma faiblesse» (1978: 308).

«Les Québécois ne doivent rien à l'Église, si ce n'est trois siècles d'obscurantisme» ([1968] 1994: 292), avance Vallières pour soutenir sa conviction. Cet acte de dénonciation atteste l'erreur de l'Église et de la providence, et consacre du coup la place symbolique et le droit de parole de Vallières dans l'imaginaire du lecteur. De ce point de vue, la vengeance et indirectement la violence qui en découle (plusieurs fois désignée dans le texte en réponse aux préjudices portés à l'endroit des Québécois) deviendraient toutes deux des actes légitimes et

consensuels, fondés sur un consensus que la parole adverse ne peut remettre en question.

Si la violence pratiquée par le capitalisme est jugée illégitime, celle qu'exerce le révolutionnaire, en revanche, paraît juste, organisée et consciente :

La violence spontanée et de plus en plus féroce du peuple, en particulier des cultivateurs, des ouvriers et des jeunes, est la réponse qu'appelle (et qu'obtient) la violence systématiquement pratiquée, depuis des siècles, par les classes dirigeantes minoritaires (Vallières, [1968] 1994 : 388).

Plus précisément, elle est celle d'une collectivité injustement traitée dont le seul choix est de combattre et de vaincre la violence. En conséquence, le discours du felquiste, sur le plan sémantique, subit des modifications, à savoir que les mots se vident de leur sens premier : la justice devient vengeance et vice-versa. Par la marque de l'énonciation, l'écrivain cherche donc à normaliser le recours à la violence en transférant tous les abus de celle-ci sur le dos de l'adversaire. Le langage s'en trouve trafiqué et influence la réception du message. En ce sens, Dominique Garand illustre bien la dynamique qui se joue dans l'échange polémique :

La question posée par la violence est l'« articulation du désir et de la pulsion dans leur rapport à la loi » : la perversité du pamphlétaire, son paradoxe indissoluble, est de désirer une Loi qui rendrait insignifiante toutes les lois que les hommes se donnent ; c'est de rêver un Autre qui ferait qu'il n'y a plus d'autres (1989 : 48).

Dans le cas qui nous intéresse, ce commentaire n'étonne pas. L'autobiographie à l'étude n'est-elle pas articulée autour d'un idéal ? En se situant en marge de la parole dominante, Vallières, dans un contre-discours, souhaite s'appropriier le langage pour rallier la collectivité à sa cause et la guider vers de meilleures conditions d'existence. Le dicible de l'intention maîtresse suggère qu'il ne suffit pas de dénoncer; il pose, au contraire, toute la nécessité de détruire pour mieux reconstruire. Par conséquent, c'est par la violence et par elle seule que Vallières donne forme à son mode d'action.

DE LA VIOLENCE (VERBALE) À LA MORT DE L'AUTRE

Manifeste dans l'œuvre, le conflit se joue entre deux antagonistes dont les différences les empêchent de se rejoindre dans l'action. De l'avis de Vallières, le sujet de l'action ne peut être que ce « nous » collectif, formé de la classe ouvrière, au détriment d'un autre qui ne partage en aucun cas et d'aucune façon son histoire et ses luttes de classes. Dans ces conditions particulières, il n'existe pas, à proprement parler, un argumentaire qui rendrait invalide la part idéologique de l'adversaire. Nous partageons les propos de Michel Cusin : « [...] le discours polémique consacre la défaite du discours argumentatif lui-même. Puisque je ne peux avoir raison contre l'autre, j'aurai raison de lui : [...] la guerre s'installe à la fois dans l'énoncé et dans l'appareil de l'énonciation » (1980 : 114). Dans *Nègres blancs d'Amérique*, la violence du langage ne se soustrait pas à la violence physique et réelle commandée par Vallières. La

lutte s’amorce au moyen d’une guerre verbale alors que l’auteur tue avec des mots. Elle ne constitue toutefois qu’une prémisse d’une véritable guerre. Cette guerre, dont Vallières se fait le prophète, promet de s’enflammer et donnerait à voir, dit-on, des hommes armés de leur engagement et de leur fusil (Vallières, [1968] 1994: 205). L’agressivité est essentielle au maintien de la position de l’auteur. Elle est déployée de façon à « ridiculiser, amoindrir, démystifier, déprécier » (Garand, 1989: 40) la cible. Ainsi sont présentes des dénominations rassemblées sous l’étiquette de l’injure: « accumulateurs de profits », « fauteurs de guerres » et « pourriture du vieux système » (Vallières, [1968] 1994: 108, 112 et 113), et d’autres, détournées, principalement sous les formes de l’ironie et du sarcasme: « fondateurs de la démocratie américaine » et « monde libre » (Vallières, [1968] 1994: 108 et 113). Il est fréquent, en effet, que Vallières attaque en soulignant l’ironie sur laquelle se fonde le régime capitaliste. L’argumentation s’affaire également à contredire le discours adverse.

Enfin, qu’il s’agisse d’interpellation, d’adresse directe, de mise en garde ou encore d’injure – autant de figures d’agression utilisées largement dans l’œuvre –, ces stratégies n’ont comme finalité qu’une victoire symbolique aux dépens de l’adversaire. Les injures et les grossièretés formulées par l’auteur jouent, en somme, un rôle social, car elles sont le moyen d’expression de tout un peuple en réponse au régime qui lui fait vivre quotidiennement l’expérience de sa précarité. Vallières n’hésite pas à informer et à éclairer les Québécois sur les dessous de l’impérialisme et, simultanément, à attaquer

avec véhémence ses acteurs: « C'est purement et simplement de la grossière démagogie destinée (comme jadis le retour à la terre) à – passez-moi l'expression – fourrer le peuple! » (Vallières, [1968] 1994: 407). Toutefois, ce n'est pas seulement le contenu informatif de l'énoncé qui agit, mais également sa valeur illocutoire qui lui confère une forte charge sur le plan symbolique. Dans ce cas, l'intérêt porte sur le « statut pragmatique de l'énoncé (*ce à quoi vise le dire*: obtenir tel type de comportement-réponse, mais aussi, par exemple, l'adhésion du destinataire aux contenus assertés) » (Kerbrat-Orecchioni, 1980: 188). Le travail de Vallières est truffé d'exemples éloquentes où l'énonciation performative transpose la parole en action, entraînant le Québécois prolétaire vers une direction qui se veut nettement à rebours de celle de l'adversaire. Or, lorsqu'il est dit que les nègres blancs d'Amérique sont solidaires des nègres du monde entier, l'énonciation opère de façon à faire appel à ces derniers et, dans l'éventualité que cet appel soit entendu, à ce qu'ils agissent en conséquence. Parallèlement, quand Vallières souligne le statu quo de la condition québécoise en montrant le problème des classes, il dénonce dans le but de faire réagir. À partir de ces observations, l'énoncé, contre toute attente, se focalise sur le lecteur et non plus seulement sur l'entité antagoniste. Ainsi, tout indique que le bon fonctionnement du discours polémique est tributaire de la relation qu'entretient le pamphlétaire avec le lecteur.

LES FONCTIONS DE LA COMMUNICATION

Nègres blancs d'Amérique n'a pas été écrit en fonction de Vallières, mais en fonction des attentes qu'il entretient face à ses lecteurs (paysans, ouvriers, étudiants, jeunes, intellectuels, cols blancs, etc.). Seulement, dans cette relation, la tactique doit reposer sur les fondements de la séduction plutôt que sur ceux de l'agression. L'affect menant à l'acte d'écriture, appartenant d'ores et déjà au locuteur, est transféré à l'allocutaire du pamphlet afin de manipuler son comportement. L'essai se distingue par l'influence d'un « je » pleinement assumé, présent comme un signe non seulement de la subjectivité de Vallières, mais aussi de sa participation active au sein de la « crise ». Bien que l'œuvre soit une autobiographie, l'auteur s'offre le privilège de parler d'une collectivité entière à travers son expérience particulière. Et, afin de mieux dénoncer, il doit pouvoir compter sur un allocutaire capable de se faire juge, de défendre le bon sens, la raison et les valeurs du pamphlétaire. Pour ce faire, il lui faut convaincre les esprits de l'authenticité et de la véracité de sa thèse.

L'œuvre doit sa rhétorique aux fonctions émotive, phatique et référentielle observées dans le discours. Narrateur et témoin, Vallières réserve dans le récit un espace non négligeable à ses expériences personnelles : sa famille, son milieu social, sa soif de liberté et de justice, etc. Concernant cette part de confidentialité dans le discours polémique, Denis Labouret postule que l'écriture agonique est établie à même ce qu'il appelle des jeux de miroir (2003 : 209). Ces jeux spé-

culaires « montrent comment le polémiste peut *jouer* (avec les mots, avec les images, avec son image) plutôt que de *se jouer* (de ses adversaires, de son public, de ses lecteurs); ils indiquent le lien qui peut unir l'autoréférence (le retour à soi) à la référence (la saisie du réel) » (2003 : 220). L'anecdote, qui répond à cette définition du jeu autoréférentiel, contribue au prétexte derrière l'écriture de *Nègres blancs d'Amérique*. Utilisée à outrance, elle permet à l'énonciateur de se faire sujet le temps que son discours s'énonce. En réalité, affirme Angenot, cette forme discursive, lorsqu'elle est utilisée dans le pamphlet, vient « relayer l'argumentation proprement dite et s'y substituer » (1982 : 31). Dans ce cas, c'est l'aspect idéologique de l'argument qui a préséance sur l'aspect narratif. La finalité de cette approche, à n'en pas douter, est d'établir une mesure de proximité avec le lecteur pour gagner son empathie et lui signaler une similitude entre sa classe et ses valeurs et celles de l'auteur. Si elles peuvent paraître anodines, ces anecdotes sont traversées tantôt de la misère de la crise économique des années 1930, tantôt de la « grande noirceur ». Elles constituent le lien privilégié qui unit deux voix : celle de Vallières, qui exprime le polémisme¹ (Garand, 1989 : 27), et celle du peuple à qui s'adresse sa parole.

1. Garand décrit le polémisme comme la parole violente individuelle relevée dans un texte, un discours ou une parole de nature polémique. Celle-ci serait déterminée par *la* polémique (le conflit ou l'opposition entre deux discours) qui elle-même est déterminée par *le* polémique, catégorie plus large encore.

En formalisant ainsi son discours, Vallières favorise une dimension de confiance nécessaire à l'appel collectif. Consciemment, il opère une transition dans l'énonciation à mesure que sa parole se fait plus insistante quant à l'action à entreprendre. Le « je » de l'écrivain disparaît progressivement au profit d'un « nous » récurrent, également participatif, qui réduit définitivement la distance entre le lecteur et le pamphlétaire. Par ce procédé, Vallières cherche concrètement à interpeller son destinataire : « J'ai suffisamment confiance en vous, en nous pour ne pas avoir peur de l'avenir » ([1968] 1994 : 442). Dans ces conditions, et en raison de sa position particulière, Vallières a l'obligation de nourrir la notion d'engagement dans le champ discursif en vue d'une réelle prise de pouvoir – enfin délivrée de son caractère individuel et exclusif – contre l'opinion courante. En ce sens, Bernard Andrès souligne que la complicité (l'appel au « nous ») instaurée au sein du texte doit être maintenue dans le discours et à travers lui « par l'usage et l'abus de la fonction phatique (interjections, mises en garde, emphase, pathos...) : tous procédés destinés selon Jakobson à “attirer l'attention de l'interlocuteur ou à assurer qu'elle ne se relâche pas” » (1978 : 360).

C'est donc par l'analyse de la prise de position présente dans *Nègres blancs d'Amérique* que s'observe toute la portée sociale de ce rouage essentiel à l'idéologie de la révolte et à la représentation du colonisé québécois. « [U]ne révolution n'est jamais tranquille » (Vallières et Gagnon, 1966 : 89), affirme Vallières. Considérée comme la solution au problème global québécois, la révolution se doit d'échapper au non-sens ; elle

ne peut être vaine. Au sujet de l'idéologie de la révolte, Michel Biron explique :

Dans l'imaginaire révolutionnaire, la mort n'a de sens que si elle est utile : mourir, c'est faire avancer la cause révolutionnaire, c'est un sacrifice nécessaire, l'acte tragico-héroïque auquel s'accroche tout le sens de la révolution. Une révolution sans morts, c'est une révolution tranquille... (1988 : 92)

De fait, la référence à la notion de l'ailleurs, largement employée par Vallières et la génération de Parti pris, rend compte de la spécificité de l'écriture des années 1960. *Nègres blancs d'Amérique* s'inspire à la fois de l'idéal des patriotes de 1837-1838, de l'indépendance algérienne, de la radicalisation de la révolution cubaine, de la résistance vietnamienne et de la lutte pour l'autonomie des Noirs américains. Ainsi, en regard de ces modèles, il nous apparaît plus clair que dans la perspective contestataire du felquiste, « la nécessité du changement conduit irrémédiablement à une mutation globale dont la renaissance ne saurait s'opérer que par la mort de cette même société » (Vincenthier, 1979 : 110). *Nègres blancs d'Amérique* est donc une manifestation de ce lien entre le projet politique de la parole pamphlétaire et les possibilités vers l'action.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRÈS, Bernard (1978), « Pour une grammaire de l'énonciation pamphlétaire », *Études littéraires*, vol. 11, n° 2, p. 351-372.
- ANGENOT, Marc (1982), *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot.
- BIRON, Michel (1988), « Idéologie et poésie: un poème de Paul-Marie Lapointe », *Voix et images*, n° 40 (automne), p. 90-118.
- BONENFANT, Joseph (1978), « La force illocutionnaire dans la situation de discours pamphlétaire », *Études littéraires*, vol. 11, n° 2, p. 299-312.
- CHAMBERLAND, Paul (1985), *Terre Québec suivi de L'afficheur hurle et de L'inavouable*, Montréal, l'Hexagone. (Coll. « Typo poésie ».)
- CUSIN, Michel (1980), « Le désir et la parole dans le discours polémique », dans Nadine GELAS et Catherine KERBRAT-ORECCHIONI (dir.), *Le discours polémique*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, p. 109-119.
- DECLERCQ, Gilles, Michel MURAT et Jacqueline DANGEL (dir.) (2003), *La parole polémique*, Paris, Honoré Champion Éditeur.
- GARAND, Dominique (1989), *La griffe du polémique*, Montréal, l'Hexagone.
- GELAS, Nadine, et Catherine KERBRAT-ORECCHIONI (1980) (dir.), *Le discours polémique*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1980), *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Librairie Armand Colin.
- LABOURET, Denis (2003), « Le polémiste au miroir: écriture agonique et jeux spéculaires », dans Gilles DECLERCQ, Michel MURAT et Jacqueline DANGEL (dir.), *La parole polémique*, Paris, Honoré Champion Éditeur, p. 205-220.
- MAJOR, Robert (1979), *Parti pris: idéologies et littérature*, Montréal, Hurtubise HMH. (Coll. « Littérature ».)

- POULIN, Mathieu (2009), « Citer la révolte. La reprise québécoise du discours de la décolonisation francophone », mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal.
- VALLIÈRES, Pierre ([1968] 1994), *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Typo.
- VALLIÈRES, Pierre, et Charles GAGNON (1966), « Grève de la Faim pour la reconnaissance “du Crime Politique” au Québec (Canada) et du Statut de “Prisonniers Politiques” pour tous les partisans du F. L. Q. », *Parti pris*, vol. 4, n° 3 (novembre-décembre), p. 88-92.
- VIGNOUX, Georges (1978), « L'argumentation pamphlétaire: effet de sens, effets de pouvoir », *Études littéraires*, vol. 11, n° 2, p. 283-297.
- VINCENTHIER, Georges (1979), *Une idéologie québécoise: de Louis-Joseph Papineau à Pierre Vallières*, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH. (Coll. « Histoire ».)